

Jean-Yves Bériou

la
confusion
des
espèces

Pierre Mainard

IL S'EN VA, IL REVIENT, LE MONDE

Le temps de me retourner, le monde s'était décalé.
Mauves étaient tes paupières, mon cœur aussi.

Le temps de regarder au loin, le monde avait disparu
complètement.

Complètement, le sang de l'enfant, dans le patio du
vertige. Les rosiers ardents qui crient dans les vagues
d'une mer vide. Complètement. Dans l'arrière-cour,
ses vestiges : on n'en tiendra pas compte.

Étoiles et hirondelles jaillissaient dans la chambre à
la fenêtre invisible. Elles venaient de loin, de la rose
artérielle, de la fatigue des vents et des planètes.

Torrents d'étoiles dans les draps, leur lumière blanche,
hirondelles du souffle continu, ta peau qui brûle la
cascade d'ombres.

Et la tête d'une chienne, et ses millions d'amants, dans
la glace de l'armoire de basalte noir.

Et boire dans la nuit, jusqu'à plus soif, à la fontaine
des broussailles, où se lève le vent des astres : le
monde est revenu et dort, une patte repliée, sur le
dessus du lit.

Nous l'appelions par son nom d'embuscade, il répondait par tes lèvres, c'était le monde à nos pieds, c'était le monde pour le monde, et nous étions ses veilleurs. Au matin, les forêts nous saluaient. Et nous aussi, nous saluions les compotiers débordant de fruits, l'été venimeux, les grands cris des si petits insectes, et l'odeur acide de l'amour physique en plein soleil, sous le vol des martinets.

Le temps de me retourner, le monde était de nouveau là.

Le mauve de tes paupières, le mauve de mon cœur, le mauve du plaisir et de ses renardeaux.

Monde, ton monde est ici, ton monde est là-bas, je compte les ossements du siècle, du ciel et de rien. Rien, c'est déjà mieux que rien, on en fera des rires, des musiques, et des lancers d'oiseaux.

Il s'en va, il revient, le monde, il ne cesse ses allers et retours ; et nous, nous restons. Dévorés par l'absence, mais orgueilleux, présents comme un chien qui crie sa joie. Ce bonheur éperdu et âcre des bêtes, c'est le nôtre. Musique !